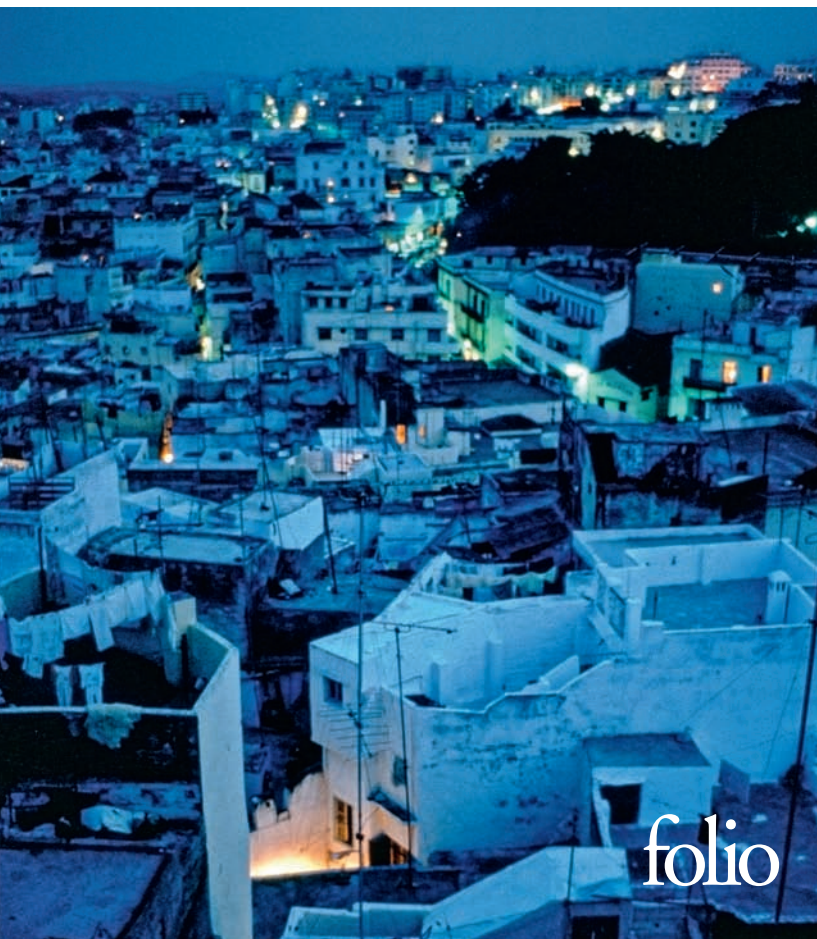


Tahar Ben Jelloun

L'insomniaque



folio

COLLECTION FOLIO

Tahar Ben Jelloun

de l'Académie Goncourt

L'insomniaque

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru dans la collection
« Blanche » sous le titre *L'insomnie*.

© Éditions Gallimard, 2019.

Couverture : Photo © Martine Voyeux / Signatures (détail).

Tahar Ben Jelloun est né à Fès en 1947. Il s'installe à Paris dès 1971, publie ses poèmes chez Maspero et voit son premier roman, *Harrouda*, édité par Maurice Nadeau aux Éditions Denoël en 1973. Poète et romancier, il est l'auteur notamment de *L'enfant de sable* et de sa suite *La nuit sacrée*, qui a obtenu le prix Goncourt en 1987, ainsi que de *Partir*, *Le bonheur conjugal*, *L'ablation*, *Le mariage de plaisir* et *La punition*. Onze romans de l'auteur ont été réunis dans un Quarto avec une autobiographie inédite.

I

Chapitre 1

J'ai tué ma mère. Un oreiller sur le visage. J'ai appuyé un peu. Elle n'a même pas gigoté. Elle a cessé de respirer. C'est tout. Ensuite j'ai dormi, longtemps, profondément.

J'ai dû dormir des heures, car j'ai fait de nombreux rêves très beaux, lumineux, colorés, parfumés.

C'était la première fois que je passais toute une nuit dans un sommeil profond, apaisant, réparateur. Je ne me suis même pas levé pour pisser. C'est étonnant, car d'habitude c'est toutes les deux heures. J'ai une petite vessie devenue intolérante avec l'âge. Mais là, rien.

Le matin, je me suis senti bien. Comme on dit : frais et dispos. Je n'ai pas éprouvé le moindre remords, la moindre honte ou pudeur. J'ai souvent écrit des histoires de meurtres bien ficelés — je suis scénariste. Ça m'a toujours amusé, et les producteurs m'en ont beaucoup réclamé. Là, je me suis réveillé assassin. Je n'inventais plus des histoires, je me mettais à les vivre et à en profiter.

Comme par enchantement, j'étais passé de l'écriture à la vie.

Dans les jours qui ont suivi, je me suis mis pour la première fois à attendre la nuit avec impatience. Elle était devenue une amie. L'insomnie m'avait quitté. J'étais normal. Plus besoin de somnifères ou de calmants.

Personne n'a émis le moindre soupçon. Les gens disaient « elle a eu de la chance ! Mourir dans son sommeil, ça c'est une belle mort ». Je hochais la tête et répétais après eux « oui, elle a eu une belle mort, elle n'a pas souffert ».

Mais, au bout d'une douzaine de mois, mes nuits sont redevenues infernales...

Dans ma chambre, les rideaux étaient épais et tirés. Un rideau entre le monde et moi. Je tenais à être isolé. Aucun bruit non plus. Je m'étais équipé pour que rien ne contrarie mon sommeil. Triple vitrage. Lit de qualité. Draps d'un excellent coton. Oreillers choisis avec soin et adaptés parfaitement à la position de la tête. Bouteille d'eau sur la table de nuit. Petit transistor. iPod pour écouter de la musique. Tapis de sol pour faire mes exercices de respiration relaxants pour la nuit. Bref, absolument rien ne pouvait empêcher le sommeil de m'emporter dans son sillage. Mais j'étais privé de ce don. Le sommeil ne venait plus.

Chapitre 2

Tout se passait comme si les effets secondaires de mon crime s'étaient dissipés peu à peu. Fallait-il que je tue pour vaincre l'insomnie ?

La nuit, je passais en revue les personnes de mon entourage et me demandais qui choisir. La sœur aînée de ma mère n'allait pas fort. Je l'aimais bien, drôle, intelligente, mais très raciste. Pour elle, les Noirs étaient des sous-hommes, des esclaves. Le monde était ainsi fait. Elle admettait que ce n'était pas juste, mais si Dieu l'avait voulu, elle ne pouvait quand même pas aller contre sa volonté. Je pourrais la tuer, réfléchissais-je, mais elle était dans une clinique privée. Il me serait difficile de l'atteindre, surtout d'être seul avec elle. Ses enfants passaient la veiller à tour de rôle.

Ma femme pourrait faire l'affaire. Si j'étais un peu moins lâche, je convoquerais l'ange Azraël pour qu'il m'en débarrasse. Elle souffre d'apnée du sommeil. Il lui suffirait de prolonger cette

suspension du souffle d'une minute ou deux et la mort surviendrait.

Vous vous demandez pourquoi je veux en arriver à cette extrémité, avec ma propre femme ? Je continue à l'appeler ma femme, mais en réalité nous ne sommes plus mariés depuis près de deux ans. Malgré cela, elle ne cesse de me poursuivre et de vouloir me nuire.

Mais je n'ai hélas pas le pouvoir de convoquer les anges et je ne suis pas non plus capable de passer du désir de la voir disparaître à la mise en œuvre de sa disparition. Je suis comme tout le monde, je préfère m'en remettre au destin, au hasard, cette sorte de magie virtuelle qui agit un jour à notre place.

C'est comme ça que j'ai pensé à Lalla Zineb, ma demi-sœur, mon aînée d'une douzaine d'années. Elle cumule plusieurs maladies : diabète, hypertension artérielle, insuffisance respiratoire, cholestérol élevé. Elle ne se lève plus, ne marche plus, prie assise et attend que Dieu vienne l'emporter. Elle l'attend comme s'il allait sonner chez elle, et lui demander poliment de se préparer pour le dernier voyage. Elle soulève régulièrement le rideau de sa fenêtre pour voir s'il y a quelqu'un devant la porte, envoyé par Dieu. À chaque fois, elle est déçue. Sa vie ne lui plaît plus. Elle dit que Dieu lui a donné le temps de marier tous ses enfants et ses petits-enfants et que sa mission est terminée. Depuis que son mari est décédé dans un accident, elle n'a plus goût à rien. Elle faisait donc une parfaite candidate à ma libération. Mais pour cela il fallait que je me

déplace à Ouazzane, une région pas facile d'accès. Je devais aussi trouver un prétexte, lui apporter par exemple un médicament qui n'existe pas au Maroc, ou un cadeau venant de La Mecque. Elle adore tout ce qui vient de là-bas. Elle a fait le pèlerinage cinq fois et pense que mourir sur les lieux saints de l'islam est une chance inespérée. J'aurais pu lui offrir le voyage pour qu'elle se laisse piétiner par des brutes et meure sur place. Mais je n'étais pas assez croyant pour tenter le coup.

Je suis allé à Ouazzane. J'ai loué une voiture avec chauffeur. Je suis incapable de conduire au Maroc où les gens ne respectent pas le code de la route. Mon chauffeur, lui, savait parfaitement anticiper les réactions des automobilistes et éviter ainsi les accidents. C'était un homme malin, mais carrément raciste, qui disait n'aimer ni les juifs ni les Noirs alors qu'il était très foncé de peau, qui trouvait normal d'empêcher ses filles d'étudier à l'étranger et sa femme de sortir librement. Un champion de la théorie du complot. Tout s'explique par les manigances des ennemis de l'islam et des musulmans. J'ai essayé de le raisonner, en vain. Il était tellement sûr de ses convictions que j'ai fini par abandonner le combat. J'ai réussi cependant à lui interdire d'insulter en ma présence les juifs et les Noirs. Il se retenait et je voyais que ça le démangeait et qu'il faisait beaucoup d'efforts.

Je suis arrivé en milieu de journée. La chaleur était caniculaire. Je me suis dit que cela allait

m'aider à la faire mourir. En arrivant devant chez elle, j'ai vu une ambulance. Elle était en train d'étouffer. Je me suis précipité sur elle et, tout en faisant semblant de l'embrasser, j'ai pesé de tout mon corps sur elle pour empêcher l'air d'arriver. Elle est morte avant d'atteindre l'hôpital. Je me suis demandé quelle avait été ma contribution à sa mort. Trente pour cent ? Cinquante pour cent ? J'ai évalué que ma part dépassait les cinquante pour cent. Ça m'a garanti quelques nuits de sommeil fort et long et surtout bien mérité.

J'ai tout de même pleuré sa mort. De vraies larmes. Je ne suis pas un monstre. Je me souvenais des petits plats qu'elle nous préparait quand on revenait de l'école affamés. Elle était gentille. Vraiment incapable de la moindre méchanceté. Ses enfants éplorés me serraient contre eux et moi j'essayais de les consoler en citant des versets du Coran, les sachant fêrus de ce grand livre. J'essuyais mes yeux avec les mouchoirs qu'ils me tendaient. « C'est une délivrance, leur disais-je, elle sera heureuse au paradis, car votre mère était une sainte, sa vie témoignera pour elle. » Un soupçon d'hypocrisie n'était pas inutile, vu ma participation non négligeable à son brusque décès. Pourtant, je le répète, je l'aimais sincèrement bien.

Le soir même, malgré la chaleur et les voix nasillardes des psalmodiants, j'ai dormi comme un ange sans que rien ne me dérange. Très

vraisemblablement, j'allais retirer de mon forfait plusieurs mois de sommeil. Mais il me fallait désormais trouver une solution radicale à mes insomnies. Je ne pouvais quand même pas me transformer en tueur en série pour me débarrasser de mon problème. Il faut dire que j'avais tout essayé et que je revenais de loin. Pouvait-on dire de moi que j'étais devenu un assassin ? Étrangement, cela ne m'empêchait pas de dormir et je trouvais facilement des arrangements avec ma conscience. Après tout, ma mère comme ma demi-sœur étaient des personnes en fin de vie, je me persuadais que j'avais rendu service, que j'avais allégé des souffrances, que je leur avais évité ces soins palliatifs qui souvent ne servent à rien. Évidemment j'avais anticipé la fin et donné un coup de pouce à la faucheuse. Mais je ne m'en étais pris ni à des jeunes ni à des actifs, ni même à des étrangers. Tout s'était passé avec délicatesse. Je n'avais pour l'instant jamais forcé les gestes ou les doses. Je n'avais pas eu à faire d'effort de mise en scène pour dissimuler mon acte. Mon travail — est-ce un travail ? — n'avait pas laissé de traces. J'avais été là pour provoquer l'instant final.

Chapitre 3

Un ami égyptien, visiteur médical, m'avait parlé d'un test qu'on pouvait passer pour assister les malades en fin de vie, leur tenir la main et les aider moralement à rendre leur dernier souffle. J'ai trouvé la chose intéressante et me suis demandé si je serais capable d'assez de sérénité pour accompagner des personnes inconnues jusqu'à la mort.

Le test fut concluant. On m'affecta à l'hôpital Mohammed-V, un territoire où la mort danse le tango avec des destins brisés. Le vendredi j'arrivais après avoir fait les courses, je demandais la chambre du mourant ou de la mourante. L'infirmière consultait un registre, échangeait avec sa collègue : « Tu crois que c'est la fin du Marquis ? ou plutôt ce serait le jour de Mme Labiche ? » Je me demandais pourquoi on m'attribuait les étrangers. Quand j'ai posé la question, l'infirmière m'a dit : « Nous les musulmans, on n'abandonne pas nos malades ; ces pauvres

étrangers n'ont personne pour leur rendre visite, c'est pour ça que nous vous faisons venir auprès d'eux.» La plupart de ces Européens avaient choisi le Maroc pour passer leur retraite au soleil. Au début leurs enfants leur rendaient visite, mais petit à petit, les liens se relâchaient et l'oubli s'installait gentiment.

La première fois que je me suis trouvé dans la chambre de celui qui se faisait appeler le Marquis — un homme portant moustache fine et favoris, très vieille France —, il était inconscient et n'avait pas reçu de visite depuis longtemps. L'infirmière m'a glissé à l'oreille : « Sa famille n'appelle plus que pour savoir s'il a rendu l'âme, ils attendent l'héritage... »

Je lui ai pris la main, une grande main fine, noire de taches, ses ongles n'avaient pas été coupés depuis longtemps, je l'ai serrée dans la mienne. Ses paupières ont bougé. Alors je me suis mis à lui parler. Sa main était très froide. J'ai fixé sa poitrine. Il ne respirait plus. J'ai appelé l'infirmière, elle a pris sa tension puis m'a dit : « Détrompez-vous, il n'est pas mort, il vit au ralenti, continuez à lui parler. »

J'ai profité de la visite du médecin pour m'éclipser. Mon demi-poulet acheté le matin avait dû refroidir. Je le mangerais avec de la moutarde et quelques olives et, si je le sentais, je m'étendrais sur mon lit. Peut-être que le fait d'avoir été si voisin de la mort m'aiderait à dormir. L'idée de manger mon demi-poulet

m'obsédait. Chez le marchand, j'avais remarqué la présence derrière moi d'une jolie dame d'une cinquantaine d'années, bien habillée, délicatement maquillée. Elle avait acheté l'autre moitié. Si je la retrouvais, je l'inviterais à déjeuner chez moi. On mettrait nos deux moitiés l'une contre l'autre, et on mangerait avec appétit. Ça me déprimait de me retrouver seul dans ma cuisine à essayer d'avalier ce bout de volaille refroidi et pas assez épicé. Ça devait être pareil pour elle. Mais je n'ai pas recroisé la belle dame sur mon chemin.

De retour à l'hôpital l'après-midi, dans la chambre du Marquis, je lui ai repris la main. J'entendais sa respiration, mais elle était de plus en plus courte. Était-ce sa fin ? En début de soirée, il a eu des convulsions. J'ai alerté une nouvelle fois les médecins. En attendant leur arrivée, tout en tenant fermement la main du Marquis, je l'ai étouffé en posant ma tête sur sa poitrine. Au moment où le médecin de garde est entré dans la chambre, j'ai entendu un râle puis plus rien. Il a constaté le décès et l'a envoyé à la morgue. Je suis sorti de là fatigué et nauséeux. Mais j'ai bien dormi.

Le dimanche suivant, on m'a confié la fameuse Mme Labiche. Elle n'arrêtait pas de geindre. Elle pestait mais je ne comprenais rien à ses baragouinages. Quand j'ai pris sa main, elle l'a immédiatement retirée. J'étais tombé sur une récalcitrante. Au bout d'une heure, j'ai fini par comprendre qu'elle n'avait aucune envie de quitter ce monde.

Elle me rappelait certaines de mes nuits d'insomnie. Elle était agitée, malheureuse, désagréable. Jamais sereine. Elle s'acharnait à vivre alors que son corps la trahissait de plus en plus. On m'avait raconté qu'elle exigeait qu'on l'appelât Madame l'Ambassadeur. Personne ne comprenait alors pourquoi, et on pensait qu'elle fabulait. Jusqu'au jour où un médecin avait confirmé qu'elle était bien veuve d'un ambassadeur belge en Australie et qu'elle avait toute sa tête.

Je n'ai évidemment pas dormi cette nuit-là. L'image de cette femme rebelle à la paix me hantait. À cause d'elle j'ai décidé de mettre fin à mes visites et j'ai remercié mon ami égyptien en lui disant que je n'étais pas assez fort pour ça.

Quelques jours plus tard je suis tombé nez à nez avec la jolie dame au demi-poulet. Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle s'est approchée de moi et a engagé la conversation :

« Je suis végétarienne, vous savez. Le demi-poulet du dimanche, je ne l'achète pas pour moi mais pour Hicham, mon frère aveugle qui vit avec moi. »

Je l'ai invitée à boire un thé à la menthe sans sucre. Elle sentait bon. À un moment, elle m'a demandé si je dormais bien. Curieux ! Avait-elle repéré l'insomniaque en moi ? Je lui ai exposé mon cas sans lui parler de mon stratagème, évidemment. Elle m'a avoué qu'elle avait perdu le sommeil depuis que son mari était mort brutalement d'une crise cardiaque. Ils venaient de se marier et avaient plein de projets ensemble.

« À présent je m'occupe de mon frère, il est intelligent mais parfois il perd patience et se met en colère. »

Sa réponse m'a troublé. J'en ai oublié de lui demander son numéro de téléphone et ai abrégé notre rendez-vous.

Chapitre 4

Je dormais plutôt bien depuis la mort du Marquis, mais je sentais que c'était fragile et que j'allais replonger. Quand miraculeusement Tony, une vieille connaissance, concierge à la clinique Jebilat, m'a appelé un week-end. Son vrai prénom était Ahmad, mais il se faisait appeler Tony, en référence à Tony Montana, le mafieux de *Scarface* joué par Al Pacino.

« Viens vite, tu sais, le Pointeur, le salaud qui a tué ma petite sœur, il a été admis aux urgences, plein de sang, accident ou dispute, je ne sais pas, mais il est dans un état grave. Bonne nouvelle, n'est-ce pas ? Viens vite, c'est le moment de réaliser notre rêve... on va l'achever... »

Il y avait en effet à Tanger un instituteur d'une quarantaine d'années dont l'âme brûlée se lisait sur son visage. On l'appelait « le Pointeur », « le Vieux », « le Borgne », voire « le Poète », mais cela dit avec un peu de mépris. Maigre, sec, des rides verticales, un regard inquietant, une bouche sans

lèvres et une dentition parsemée de trous. Il portait d'épaisses lunettes de vue à double foyer et prétendait aimer la poésie, surtout écrite par des jeunes filles naïves et prêtes à tout pour se faire publier. Il avait créé un journal, appelé simplement *Poésie*. Il écrivait lui-même des textes insipides mais assez abscons pour passer pour de la poésie hermétique.

Il repérait les jeunes gens — filles et garçons — à la sortie du collège et les séduisait en leur proposant de les aider à faire leur rédaction, les encourageait à écrire des poèmes dont les meilleurs seraient publiés dans son journal. Il remarquait assez vite ceux et celles qui se méfiaient et les évitait. Les autres tombaient dans son piège comme des fruits mûrs. Il y avait toute une mise en scène dans son minuscule studio où il recevait ses nouvelles victimes. Musique, lumière tamisée, thé à la menthe et, de temps en temps, quelques joints à fumer couchés, la main dans la main.

Malika, la petite sœur de Tony, fut une de ses premières victimes.

C'était à l'époque où l'on ne parlait pas dans la presse de pédophilie ni d'autres perversités. L'hypocrisie sociale taisait ces drames. À la suite de sa rencontre, la petite Malika fit une brusque dépression puis disparut un été en allant nager dans une mer agitée. C'était un suicide.

Après sa mort, déprimé et sans le sou, Tony s'était adressé à moi pour que je lui trouve un travail. Et c'est ainsi qu'un ami médecin lui avait

procuré dans sa clinique ce poste de concierge, en fait homme à tout faire.

Celui qu'il appelait « le Pointeur » était certainement l'être le plus détestable, le plus méprisable, le plus crapuleux, le plus pourri, le plus cruel, le plus dangereux du royaume. Sa mort était réclamée quotidiennement dans pas moins de cinquante mosquées du pays par de malheureuses familles dont les enfants avaient été abusés sexuellement. Son arrogance et sa brutalité n'avaient d'égaux que sa soif du mal. Il agissait toujours avec le sourire et en toute impunité. Son rire était gras et son haleine épouvantable. Aucune plainte pourtant n'avait été déposée contre lui. La honte et le malheur des familles s'enlisaient dans le silence.

Le Pointeur avait un moment tourné également autour de ma nièce, une jeune fille romantique, écrivant des poèmes à l'eau de rose mais sincères. Le voyou lui avait demandé de lui envoyer ses textes et elle était tombée dans ses filets. Mon frère aîné, apeuré, m'avait appelé à l'aide. Le Pointeur était inattaquable dans la mesure où il ne forçait personne à venir chez lui. Ce petit mec, maigre et obséquieux, s'arrangeait pour demeurer hors d'atteinte. Seul mon frère avait osé poursuivre en justice ce pervers qui, on allait le découvrir, était protégé par la police parce qu'il la renseignait sur certains opposants politiques au régime de Hassan II. Sa plainte avait été vite classée malgré les efforts d'un avocat sérieux, qui avait dû renoncer tant le Pointeur était un indic intouchable du régime.

Il était connu à Tanger pour son manège et sa perversité. Il agissait en douce. Certains parents avaient essayé de le menacer et étaient allés jusqu'à engager un docker pour lui casser la figure. Quand il l'avait appris, il avait disparu pour s'installer à Tétouan où il avait trouvé de nouvelles victimes, de plus en plus jeunes et surtout obéissantes, qu'il gardait sous sa coupe. À Tanger plus personne ne parlait de lui. On l'avait oublié. Jusqu'à ce jour où Tony m'a appelé très excité. Le temps était enfin venu de précipiter la mort d'une crapule que la police ne protégeait plus. L'époque des années de plomb était bel et bien révolue.

Je n'avais pas demandé sa tête à Dieu dans une mosquée ou dans une église. Je ne m'étais pas adressé à la justice, corrompue à tous les niveaux, je ne m'étais pas plaint à sa famille ni à ses sbires, je n'avais pas cherché à le piéger. J'avais juste appris à attendre, et avais eu assez de patience pour me retrouver aujourd'hui face à lui, plus près de la mort que de la vie. Au bloc de l'hôpital, le Pointeur était désormais couché et à moitié conscient. Il souffrait, il geignait, n'arrivait pas à ouvrir les yeux ni à dire un mot, il avait du sang partout. Il était foutu et je comptais sur l'état calamiteux de l'infrastructure de cette clinique et sur l'incompétence des médecins de garde pour que les soins tardent à être donnés et à faire leur effet. Il fallait que son cas s'aggrave au maximum pour qu'il soit très vite

intransportable. Comme tous les grands voyous, il devait avoir une assurance européenne qui lui permettrait d'être évacué par avion sanitaire et d'être sauvé dans un hôpital parisien. Mais, vu ses nombreuses fractures et l'absence de sang pour le transfuser, il risquait de rester dans cette clinique un petit bout de temps encore. Il allait souffrir toute la nuit et j'espérais que pendant son agonie il serait hanté par le souvenir de toutes ces jeunes filles qu'il avait exploitées, violées, maintenues dans un chantage odieux. Les visages horrifiés des parents désemparés, certains munis d'un couteau de cuisine, d'autres d'une torche en flamme, menaceraient ses dernières heures. Ils passeraient lentement, se pencheraient sur lui et cracheraient sur son visage méconnaissable. Il aurait du mal pour une fois à trouver le sommeil, lui qui s'endormait d'habitude à peine la tête posée sur l'oreiller, sans problème, sans souci, sans hésitation.

Sa famille et ses rares amis, accourus de loin, s'étaient heurtés toute l'après-midi à une interdiction de visite, justifiée par son état catastrophique. Il était dans le bloc, seul. À minuit, on attendait encore le chirurgien qui finissait de dîner dans un grand mariage. Le Pointeur avait perdu connaissance, il était en train de mourir. L'infirmière tenta de joindre le médecin pour le prévenir, mais il était bloqué dans un embouteillage. Le convoi des mariés en croisait un autre, ça klaxonnait tout le temps. L'infirmière n'entendait rien.

Tahar Ben Jelloun

L'insomniaque

« J'ai tué ma mère. Un oreiller sur le visage. J'ai appuyé un peu. Elle n'a même pas gigoté. Elle a cessé de respirer. C'est tout. Ensuite j'ai dormi, longtemps, profondément. »

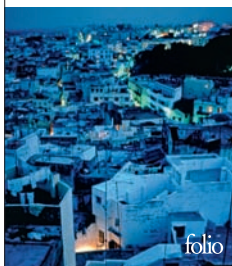
Grand insomniaque, un scénariste de Tanger découvre que pour bien dormir il lui faut tuer quelqu'un. Sa mère est sa première victime. Hélas, avec le temps, l'effet s'estompe et il doit récidiver. Le scénariste se transforme en dormeur à gages. Il commet des crimes qu'il rêve aussi parfaits qu'au cinéma. Mais une erreur de scénario, et tout peut basculer...

« Avec cette fable d'une acuité brûlante, qui donne une large part à l'humour, Ben Jelloun raconte notre monde en équilibre sur l'inconséquence du monde. »

Pierre Vavasseur, *Le Parisien*

Cet ouvrage a précédemment paru aux Éditions Gallimard sous le titre *L'insomnie*.

Tahar Ben Jelloun
L'insomniaque



L'insomniaque
Tahar Ben Jelloun

Cette édition électronique du livre
L'insomniaque de Tahar Ben Jelloun
a été réalisée le 14 octobre 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072883392 – Numéro d'édition : 362655).
Code Sodis : U31141 – ISBN : 9782072883422.
Numéro d'édition : 362658.